

PHILOSOPHIE IMAGINAIRE

XXV

DÉCLINAISONS DE L'EUROPE

MASSIMO CACCIARI
DÉCLINAISONS DE L'EUROPE

traduit de l'italien
par
MICHEL VALENSI

PHILOSOPHIE IMAGINAIRE

ÉDITIONS DE L'ÉCLAT

TITRE ORIGINAL

Geo-filosofia dell'Europa

(ISBN 88-459-1013-8)

© 1994 ADELPHI EDIZIONI S.P.A. MILANO

© 1996 ÉDITIONS DE L'ÉCLAT, 30250 COMBAS *pour la traduction et la préface.*

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

«L'Europe : Nations, je vous offre et l'ordre et la beauté des ruines...»

Guillaume APOLLINAIRE, « Poèmes retrouvés », in *Œuvres poétiques*, Paris, 1965, p. 752.

Le *temps* de l'Europe est l'imparfait. *Imparfaites* ses frontières géographiques-et-philosophiques, d'avoir voulu toujours aller « plus outre ». *Imparfait, inachevé, insatisfait* ce continent qui, au contraire, a prétendu offrir au monde l'*image* de la perfection : être l'éternel *présent*.

Et c'est l'anamorphose d'un continent qui se liquéfie, qui se perd dans les mers, d'une terre bordée d'eau, qui est donnée ici à voir. – Terre *et* mer : l'Europe est une île. Une constellation d'îles, comme l'est également la Venise dont l'auteur s'inspire. Que l'auteur *respire*. Et dont il assume désormais la charge suprême, philosophe-gardien qui aura rédigé dans ces pages – par anticipation – les « très riches heures » allégoriques de son autobiographie, sans craindre la « vague de rire » (p. 81) de ceux qui *théorisent* et contemplant le *drâma*, l'« action » du philosophe aux prises avec la polis, aux prises avec la *téchne politiké* : l'art (de la) politique¹, bien conscient aussi que « l'ennemi parfait de l'ordre

1. À moins qu'il n'ait voulu, ayant écrit ce livre, s'en tenir *a posteriori* à sa lettre, renonçant à être ce qu'il *aurait été*, pour être ce qu'il *aura écrit*, cédant, selon la belle expression de Sergio Bettini, au « froid lyrisme de l'expérience », propre du Vénitien qui, de tout temps, se consacre à sa ville plutôt qu'à lui-même. Le livre, quelquefois, anticipe sur la vie : c'est sa tâche. Jamais, pourtant, la vie ne doit s'en tenir à l'ordre de la prévision. Jamais elle ne doit répondre docilement à ce qu'on attend d'elle. Ou, dans les termes mêmes de ce livre-ci : « À quoi se réduirait la liberté imprévisible de l'*Adveniens* si le sens de son avènement coïncidait avec celui de notre attente ? », p. 171 note 1.

tyrannique ne sera pas celui qui le conteste d'un point de vue moral, mais celui qui sape de l'intérieur son langage et y participant, en dévoile le côté obscur et terrible» (p. 55).

Venise est une ville d'îles *inventées*, dressées sur des pilots de bois qui la font se tenir, la font «s'établir» – comme nous avons traduit ici le *stare* latin, pour y laisser résonner la *stásis* grecque : querelle et station. – Et *l'Europe* est ce continent d'îles reliées par une langue qui, pour être au présent, se devra de fabriquer elle-même ses étymologies «ultérieures», comme l'écriture de Cacciari cherche sa *terre* européenne dans les entrelacements du grec, du latin, de l'allemand (mais aussi, incidemment ici, de l'hébreu et du sanscrit) : pilots des plus grands pins pour un continent à venir.

Écriture «*décidée* des terres fermes» de la continentalité, dont la difficulté 'légendaire' témoigne surtout de notre *idiotie* impossibilité de penser désormais «les distincts en tant que distincts» (p. 15), de penser l'harmonie sans sa violence intrinsèque.

Écriture aux idiomes juxtaposés, que nous avons voulu presque toujours traduire – soit, dans ce cas, *réduire au même* –, bien conscient de n'avoir fait que juxtaposer encore d'autres sens à ce qui n'est au fond jamais *réductible* : les distinctions de la langue, ses 'idiotismes'.

Écriture, aussi, le plus souvent, *inversée*, dans laquelle il faut sans cesse aller 'chercher le sujet' ailleurs, en un endroit caché, là où il semble n'être plus *soumis* à la règle syntaxique. Et en cela aussi, le livre est à l'imparfait, comme son 'sujet', parce qu'il *attend* sa perfection (l'attendrait-il, de *nous*, ses lecteurs ?). Parce qu'il *attend* que son sujet *s'établisse*.

Son sujet ? «... Une *âme* qui cherche *racines*» (Aaron Shabtaï).

Autrement dit : ce qui tend à «s'élever toujours plus haut», doit 'trouver et chercher' ce qui l'établit, sans quoi il s'écrase contre terre.

L'Europe, qui se constitue géographiquement, qui s'élève

conceptuellement, doit interroger ses fondements. Elle est pourtant, comme l'écrit Cacciari, « arbre inverse », dont les racines sont en l'air, arbre éradiqué désormais de sa terre. *Enraciné dans l'absent*. Le diagnostic sera alors : pour que l'Europe se *rétablisse*, elle devra se nourrir de l'Absent. Et l'Absent de Cacciari est bifrons : grec et chrétien. Il est ce qui demeure absent.

Telles sont les racines de l'Europe de Cacciari : grecques et chrétiennes, dans la mesure où la grécité n'est pas seulement le monde grec en soi, mais également la chrétienté en tant qu'elle est la *marque* de l'absence des Grecs, en tant qu'elle 'réfléchit' l'absence des Grecs, comme en porteront témoignage certains des auteurs convoqués ici, qu'il s'agisse de la française Simone Weil, de l'allemand Martin Heidegger et, d'une certaine manière, du très 'européen' Friedrich Nietzsche, celui qui a « tout dit et le contraire de tout » (Giorgio Colli), comme démonstration en est faite page 74 *sq.*

Racines grecques et chrétiennes et donc *alors* romaines, en tant que Rome aura été la « porte » – port et passage – de ces deux *partitions* ('décisions' dirait Cacciari) successives, tout d'abord entre Occident et Orient, puis – la 'croisant' plutôt que s'y juxtaposant –, entre chrétien et non chrétien, de ce qui demeure le cœur de l'Europe : la méditerranée. Mer au milieu des terres ; terres avec une mer en leur milieu². Mer quadripartite. Mer de la double déchirure.

Ainsi les racines de l'Europe de Cacciari sont aussi les cordages croisés qui retiennent la mer à la terre. Elles sont ce lien indéfectible entre la terre et la mer, entre la terre du sud et cette mer méditerranée, dont le poète Aaron Shabtaï dit qu'elle est « concentrée sur la menstruation »³. Matrice liquide du corps solide de l'Europe.

2. « L'Europe naquit en Méditerranée » écrit Predrag Matvejevič, en ouverture de son *Bréviaire méditerranéen*, tr. fr. Évaïne Le Calvé-Ivecevic, Fayard, Paris, 1992.

3. *Le poème domestique*, traduit de l'hébreu par M. Elial, Combas, 1987, *str.* 128.

Et encore une fois, la ville d'Europe par excellence est cette cité de terre et mer que « Dieu seul » a pu faire, si l'on en croit Simone Weil⁴, ou – plus probablement – qui fut « entièrement faite de main d'homme », comme l'écrit Sergio Bettini⁵, – cette Venise qui donne-forme à l'Europe, « tout en restant, d'une certaine manière, étrangère à l'Europe (un *mundus alter*, selon la définition qu'en donne Pétrarque) » précise Bettini. Et il ajoute : « Non seulement elle accomplit la fonction de lien entre la partie occidentale et celle orientale du continent, mais peu à peu, tandis qu'elle 'européanise' cet Orient, elle apporte à l'Occident post-barbare, tout ce que les anciennes civilisations orientales, riches et raffinées, ont pu produire de mieux »⁶. Ville-voyage à la *croisée* des décisions.

Ville en forme de poisson, dont les entrailles et le fiel, comme celles et celui du poisson de Tobie⁷, guérissent de la cécité et éloignent les démons ou les esprits méchants. Ville qui guérit, mais justement parce qu'elle est malade elle-même, et ne *voit* pas son mal, et ne *connaît* pas ses démons. Ville-poisson dont le gardien est un philosophe, qui sait que la guérison par les entrailles est aussi celle qui advient par la *miséricorde*, comme il le rappelle ici

4. Simone Weil, *Venise Sauvée*, Gallimard, Paris, 1955, p. 85. « Une chose telle que Venise, aucun homme ne peut la faire. Dieu seul. Ce qu'un homme peut faire de plus grand, qui l'approche le plus de Dieu, c'est, puisqu'il ne peut créer de telles merveilles, de préserver celles qui existent. » Mais l'enthousiasme de Jaffier-Weil, est aussitôt tempéré par les paroles du Secrétaire: « Enfant qui crois qu'une ville est défendue par sa beauté! » Réalisme qui détermine l'engagement même de celui qui voit *sa* « fleur » effeuillée, *son* « jouet » brisé, les « ailes de *son* insecte » arrachées!

5. Dans son extraordinaire *Venezia. Nascita di una città*, II^e éd., Electa, Milan, 1988. Bettini répète d'ailleurs plusieurs fois cette formule comme s'il voulait planter autant de mêmes pilots pour soutenir son dire qu'il n'en fallut pour soutenir la Basilique saint Marc.

6. *Ibid.*, p. 111.

7. « Ici, dans cette ville, / dans la ville en forme de poisson / qui évoque l'Ange de Tobie, / l'Ange Raphaël, / l'Ange qui guérit ». Déjà, Patricia Farazzi avait suggéré ce rapprochement entre la forme de la ville et le poisson de Tobie, que je me permets de reprendre ici.

même⁸. Et qu'il n'est justement de miséricorde, désormais, qui ne se *donne sans s'abandonner*, qui ne *soit sans renoncer à être*. Ainsi la ville sur laquelle se *réfléchit* l'Europe, est-elle à jamais condamnée à ne pas guérir de son mal, dès lors qu'elle ne peut envisager de renoncer à être ce qu'elle est : « la ville la plus 'ville' qui soit ... fleurissant entre l'eau et l'air ..., jadis capitale d'un empire *hétérogène* »⁹, oublieuse pourtant de la prophétie d'Ezéchiel : « Tyr, tu disais : " moi-même, la perfection de la Beauté " » (27, 3), condamnée à *attendre* son ange-enfant¹⁰, tout comme est condamnée l'Europe à 'décliner' son identité, à « habiter son nom », à « s'en aller d'elle-même », pour *être*.

Oui, « Nations, je vous offre et l'ordre et la beauté des *ruines* » précise Apollinaire. Et c'est le propos *bouleversant* de ce livre : l'Europe ne survivra que lorsqu'elle aura assumé, comme son être même, son déclin et sa saison. Toutes ses « déclinaisons ».

M. V.

8. Un même mot hébreu, *rakhamim*, désigne tant la 'miséricorde' que les 'entrailles maternelles', au sens de la matrice; cf. p. 151 note 1. Certes, les entrailles du poisson de Tobie ne peuvent se nommer *rakhamim*, à moins qu'il ne se soit agit de l'un de ces poissons mammifères de la lignée de celui qui 'sauva' Jonas.

9. Sergio Bettini, *Venezia. Nascita di una città*, op. cit., pp. 7, 22-23, 50.

10. Dans un tableau du Titien, *L'ange Raphaël et l'enfant Tobie*, l'ange et l'enfant ne semblent plus former qu'un seul corps, qu'un seul mouvement tendu dans la direction qu'indique le doigt de l'ange, dans la symétrie duquel (et parallèle à leurs regards) se trouve le doigt de l'enfant dans la bouche du poisson traînant par terre, et comme le continuant. Même corps complet d'air, de terre et d'eau, tendu vers la Guérison-de-Dieu : *Rapha-El*. Le 'hasard' a voulu que ce tableau soit placé désormais dans une salle de l'*Accademia*, aux côtés d'un tableau plus 'modeste' de Bonifacio de Pitati intitulé : « Le Père Eternel protège Venise » !

DÉCLINAISONS DE L'EUROPE

Ich habe den Geist Europas in mich genommen

– nun will ich den Gegenschlag thun!*

NIETZSCHE, *Fragments posthumes 1879-1881*, 8 [77]

* « J'ai reçu en moi l'esprit de l'Europe – maintenant je veux en renvoyer le contre coup! »

NOTULE POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

Ce livre est né à partir d'une conférence pour les Séminaires sur le thème Géo-philosophie de l'Europe, tenus à l'Université de Strasbourg en 1991. Sa version italienne s'intitule de fait : Geo-filosofia dell'Europa. C'est à ce "titre" que je suis redevable à ses organisateurs, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, de l'élan de cette recherche.

La traduction a été réalisée à partir de la troisième édition italienne (Adelphi, Milan, novembre 1994), légèrement corrigée et augmentée de quelques notes. Je voudrais enfin signaler au lecteur français la publication d'un essai qui poursuit la réflexion menée dans ce livre, et que j'avais songé, dans un premier temps, donner ici en appendice. Il s'agit de « L'Europe de María Zambrano », in Po&sie, n° 71, Paris, 1995, pp. 120-124, également traduit par mon ami Michel Valensi.

M. C.